

*Robert Bober*

**Berg et Beck**

**ROBERT  
BOBER**

**P.O.L**  
Extrait de la publication



# Berg et Beck

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

QUOI DE NEUF SUR LA GUERRE ?, *roman*, Prix du Livre  
Inter 1994

RÉCITS D'ELLIS ISLAND, *avec Georges Perec*, 1994

Robert Bober

# Berg et Beck

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1999  
ISBN : 2-86744-714-3

*Pour Nicolas*  
*Pour Benjamin*



« C'est vainement que nous prétendons maintenir, par nos paroles, par nos écrits, ce qui s'absente. »

Maurice Blanchot  
*(L'Amitié)*

« Jamais on ne voyait d'enfants courir en avant de leurs parents. »

Georges-Arthur Goldschmidt  
*(La Forêt interrompue)*



# 1

« Berg et Beck, vous restez en classe. Les autres, vous allez en récréation. »

Les autres sont descendus en récréation accompagnés de M. Pellorce. Il nous avait dit d'attendre, qu'il allait remonter.

Que nous soyons punis, Beck et moi, ne provoqua aucun étonnement. Depuis la veille, le port de l'étoile jaune était obligatoire pour les Juifs dès l'âge de six ans et nous en avions presque onze. Mais la veille, c'était un dimanche, et c'est seulement le lundi matin, pour aller à l'école, que nous sommes sortis pour la première fois avec l'étoile cousue sur la veste. Etre privés de récréation nous semblait aller de soi. On portait une étoile jaune parce qu'on était juifs et on nous punissait parce que c'était

comme ça que les choses devaient se passer. On ne se disait même pas que ce n'était pas normal.

Beck était assis au premier rang dans la rangée centrale. Moi, un peu derrière, dans celle placée près de la porte. Nous sommes restés un moment comme ça, seuls, sans bouger. Et puis Beck s'est retourné vers moi.

Avec un léger sourire. Moi aussi j'ai souri, mais nous n'avons rien dit. Nous avons seulement attendu comme nous l'avait demandé M. Pellorce. Il est revenu comme il nous l'avait dit et s'est assis à son bureau.

«Berg et Beck, venez ici. »

Beck et moi, on s'est levés et on s'est mis devant son bureau.

«Non, non. Plus près. Montez sur l'estrade. »

Sur le bureau de M. Pellorce, il y avait sa grande règle. Je gardais mes mains derrière le dos. M. Pellorce était un maître sévère.

«Voilà pourquoi je vous ai demandé de rester en classe. Nous sommes aujourd'hui le 8 juin. Nous avons donc passé une année scolaire entière ensemble, et chaque mois, depuis le début de l'année, vous êtes les premiers de la classe. J'aurais dû vous dire que j'en étais très content... Aujourd'hui je vous demande seulement de continuer. Continuez à être les premiers de la classe. Continuez longtemps. »

M. Pellorce a ouvert un tiroir de son bureau et en a sorti un livre : *Les Aventures de Tom Sawyer* de Marc Twain, dont il nous avait commencé la lecture il y a quelques semaines.

« Je crois bien que je n'aurai pas le temps de vous en lire la fin d'ici les grandes vacances. Alors je te le donne Beck, parce que c'est toi qui es presque toujours le premier. Lorsque tu auras terminé de le lire, tu le prêteras à Berg. »

Beck a dit merci Monsieur et nous sommes retournés nous asseoir. Lorsque nous avons levé la tête, M. Pellorce fermait le tiroir de son bureau. Puis il est allé rejoindre la classe dans la cour de récréation. A nouveau Beck s'est tourné vers moi, et c'est alors que nous avons eu un vrai sourire.

C'est vrai que Beck était presque toujours premier. S'il ne l'était pas toujours, c'est parce que son père était épicier.

Beck habitait au 7, rue de la Butte-aux-Cailles. C'est là que ses parents tenaient une épicerie. Et c'est dans un petit logement attenant qui donnait dans une cour qu'ils dormaient. Moi, j'habitais au 30, au-dessus d'une boutique où mon père fabriquait et réparait des chaussures. Je passais donc nécessairement devant l'épicerie Beck pour aller à l'école communale de la rue du Moulin-des-Prés.

Il y avait sur le trottoir, devant l'épicerie, un gros tonneau de cornichons aigres-doux. Ce tonneau de cornichons servait souvent de table à Beck pour faire ses devoirs. Il y était plus tranquille, disait-il, que chez lui, où la table de la salle à manger était continuellement occupée par ses frères Félix et Samuel qui fabriquaient des vêtements. C'est à cause des taches de vinaigre sur ses cahiers qu'il n'était pas toujours le premier.

Un jour, mais nous n'étions pas encore dans la classe de M. Pellorce, mes parents avaient dû mettre dans leur vitrine une affiche portant la mention : Entreprise juive. En français et en allemand : Judisches Geschäft. Des copains avaient ricané, pas vraiment malveillants, juste un peu grossiers. Et puis, eux et moi, nous nous sommes habitués. La même affiche était collée sur la vitrine de Beck, masquant en partie quelques boîtes de conserves que le père avait installées en pyramide. Depuis ce jour-là, Beck avait pris l'habitude de m'attendre afin d'arriver ensemble à l'école.

Cette étoile jaune est liée à un autre souvenir. C'était peu de temps après le 8 juin. Une maîtresse dont j'ai oublié le nom, celle que j'avais eu l'année précédente en CM1, emmena un après-midi la classe de M. Pellorce en promenade au square

Choisy. Dès notre arrivée, un des gardiens de square, m'ayant aperçu, alla dire quelques mots à la maîtresse en me désignant du doigt. On m'expliqua, en me prenant par l'épaule, qu'en raison de mon étoile, l'accès du square m'était interdit. La maîtresse, ne voulant pas priver mes camarades de cette sortie, me demanda d'attendre à l'extérieur du square devant la grille, tout près de l'entrée, afin qu'elle puisse tout de même me surveiller. Puisqu'elle était responsable de toute la classe, elle ne pouvait pas me laisser rentrer tout seul chez moi, et puis de toute façon, il fallait bien que je repasse par l'école pour reprendre mon cartable.

Seul, face à l'avenue, le dos appuyé à la grille qui séparait le square de l'avenue de Choisy – Beck n'était donc pas venu en classe ce jour-là –, je jouais avec des petits cailloux que je ramassais juste derrière moi. Je n'avais qu'à tendre le bras. Je pourrais raconter aujourd'hui que, par dépit, ces cailloux, je les lançais devant moi, au risque d'atteindre les passants, ceux qui avaient le droit d'aller et venir dans le square. Je pourrais raconter aussi – l'idée m'en vient à l'instant – que je disposais soigneusement ces petits cailloux au sol, de manière à former une étoile juive. Mais non, je faisais simplement d'autres dessins – anodins certainement puisque je ne sais plus lesquels – en

attendant avec patience, et je crois même avec docilité, que ma classe sorte du square et me récupère en passant.

Ce n'est probablement pas la seule promenade que nous fîmes en ce début d'été 1942, mais c'est la seule dont je revois les détails avec une telle netteté, et qui, je crois, sont fixés une fois pour toute.

En fait, ce n'est pas tout à fait juste. Ensemble avec Beck nous avons assisté cette année-là à quelques courses cyclistes au Vel d'Hiv. La première fois c'était pour mes dix ans. Ou plutôt, c'était la veille de mes dix ans, parce que mon anniversaire tombait un lundi et les courses cyclistes avaient lieu le dimanche. Nos parents nous avaient laissés y aller seuls. Place-d'Italie en métro, Quai-de-Grenelle c'était direct.

C'est un client qui avait apporté à mon père une paire de chaussures à réparer enveloppée dans *Le Miroir des Sports*. Il y avait dans ce magazine plein de photographies des coureurs cyclistes dont nous allions faire, pour quelque temps, nos idoles. Avec Beck, nous n'avions pas de vélo et nous ne savions même pas en faire, mais toutes ces photographies légendées avaient éveillé notre curiosité. On y disait que Van Vliet, «le champion hollandais à lunettes», était un coureur puissant. De Scherens – six fois champion du monde – qu'il avait «la classe». Je me

souviens que ce mot nous avait intrigués. Nous n'arrivions pas à définir avec exactitude ce que signifiait, pour un champion cycliste, l'expression «avoir la classe».

Très vite, nous avons retenu les noms des coureurs : Derksen, Van Vliet, Scherens, Gérardin, Senfftleben, Gosselin, Degelas, Chaillot, Noblet, et Guy Claisy, encore amateur, mais notre préféré parce qu'il n'avait que dix-sept ans.

Ce jour-là, la veille de mon anniversaire, Van Vliet s'était imposé dans toutes les séries. Un habitué en chapeau gris, peut-être attendri par la présence de deux gamins dans cet univers d'adultes, avait commenté pour nous :

« Van Vliet sait toujours attendre et répondre aux démarrages de ses adversaires. »

On avait été très impressionnés.

Ce vocabulaire tout frais pour nous nous avait incités à nous lancer dans la fabrication d'un journal consacré aux courses de vitesse. Je découpais et collais les photographies. Beck se chargeait des articles en s'inspirant largement de tout ce qu'il avait lu :

*Technique de Van Vliet : prendre la tête pour marquer sa supériorité. Ralentir dans la ligne opposée pour attendre l'attaque. Contrôler ses adversaires dans un long « surplace », et repartir dans un déboulé superbe en « sautant » dans les derniers mètres.*

Et sous une photo où Van Vliet à vélo brandissait un bouquet de fleurs, Beck avait écrit :

*Le bouquet et le tour d'honneur du vainqueur.*

A la dernière course où nous sommes allés avec notre précieux journal à la main, qui petit à petit s'était couvert de signatures prestigieuses, Senfftleben, qui avait été champion de France de vitesse en 1941, faisait ses débuts chez les « pros ». Malheureusement, dès la première série, pour une faute involontaire, Senfftleben fut déclassé au lieu d'être simplement rétrogradé, ce qui l'empêcha de participer aux autres séries. «La sanction est sévère », avait dit Beck très sérieusement. Je m'étais tourné vers lui, admiratif.

Un peu plus tard, près du quartier des coureurs, j'avais repéré «Senff » vêtu d'un gros peignoir à carreaux. Je m'étais approché pour l'autographe, mais Beck m'avait retenu par le bras : des larmes coulaient sur les joues du champion.

Et puis, il y eut la Libération, et presque en même temps la rentrée des classes. Pour moi, la première depuis deux ans.

Depuis quelques semaines, mes parents hébergeaient Henryk Keisch. Henryk Keisch était un poète allemand – lauréat du prix Heine – et engagé volontaire en 1936 dans les Brigades Internatio-

nales. Bien sûr, il n'était pas retourné en Allemagne et, tout naturellement, il avait pris une part active dans la résistance française. Durant l'occupation, un entrepôt de matériel militaire allemand avait sauté rue Abel-Hovelacque, et Henryk Keisch venait de nous apprendre qu'il avait été l'auteur de l'opération. C'est dire ma fierté lorsqu'il me proposa de m'emmener en voiture ce premier jour de rentrée scolaire. Il avait une traction avant noire, une onze-chevaux – depuis, je sais dessiner les tractions avant presque les yeux fermés. De chaque côté de la voiture au niveau des ailes avant, sur lesquelles on pouvait encore lire l'inscription FTP, flottaient de petits drapeaux bleu-blanc-rouge. C'était une voiture de la Résistance.

Le trajet pour aller à l'école était assez long. Mes parents n'avaient pas encore récupéré le logement de la rue de la Butte-aux-Cailles, sur la porte duquel des scellés avaient été apposés. En chemin, Henryk, qu'à sa demande j'appelais par son prénom, m'avait chanté, pour que je l'apprenne, *L'Internationale* en russe.

C'est à Bonneuil, en 1938 je crois, que pour la première fois, j'ai entendu chanter *L'Internationale*. Mais en allemand.

Un groupe d'antifascistes allemands, engagés volontaires dans la guerre d'Espagne, avait organisé

un camping au cours duquel de l'argent et des vivres avaient été collectés au profit des Républicains Espagnols. Mon âge – six ou sept ans à l'époque – fait que j'ai de ces journées un souvenir trop vague, mais peut-être à cause de l'émotion ressentie par tous au moment où le soir, autour du feu de camp, fut chantée *L'Internationale*, peut-être en raison de la douceur avec laquelle elle fut chantée, sans qu'aucun poing ne se soit levé, aujourd'hui encore, en 1951, treize ans plus tard, j'en entends la résonance et je peux, sans la moindre hésitation, en chanter les premiers vers en allemand. Et c'est probablement à cause du sentiment éprouvé alors, et en quelque sorte magnifié par le sens particulier qu'avait revêtu pour moi cette rentrée scolaire-là, que depuis, chaque fois qu'il m'est donné l'occasion d'entendre ce chant, aux premières paroles en allemand, s'ajoutent désormais, comme un prolongement naturel, quelques vers en russe.

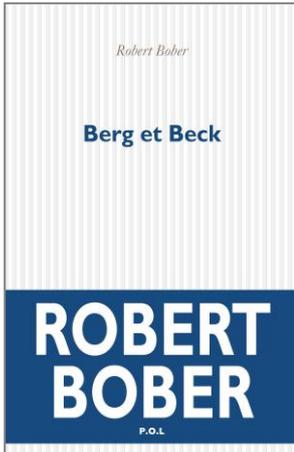
C'est, je le suppose, à Bonneuil que mes parents firent la connaissance de Keisch. Et c'est sous son regard amical et bienveillant, et peut-être aussi légèrement amusé ou simplement attendri, que j'ai franchi le seuil de l'école.

Et sous le regard des autres.

J'étais vengé, heureux.

Je devenais le héros, le résistant. J'avais douze ans et demi.

N° d'éditeur : 1658  
N° d'imprimeur : 99-XXXX  
Dépôt légal : septembre 1999  
*Imprimé en France*



Robert Bober  
**Berg et Beck**

Cette édition électronique du livre  
*Berg et Beck* de ROBERT BOBER  
a été réalisée le 25 janvier 2012 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en juin 1999  
par Normandie Roto Impression s.a.  
(ISBN : 9782867447143 - Numéro d'édition : 327).  
Code Sodis : N46557 - ISBN : 9782818010990  
Numéro d'édition : 230940.